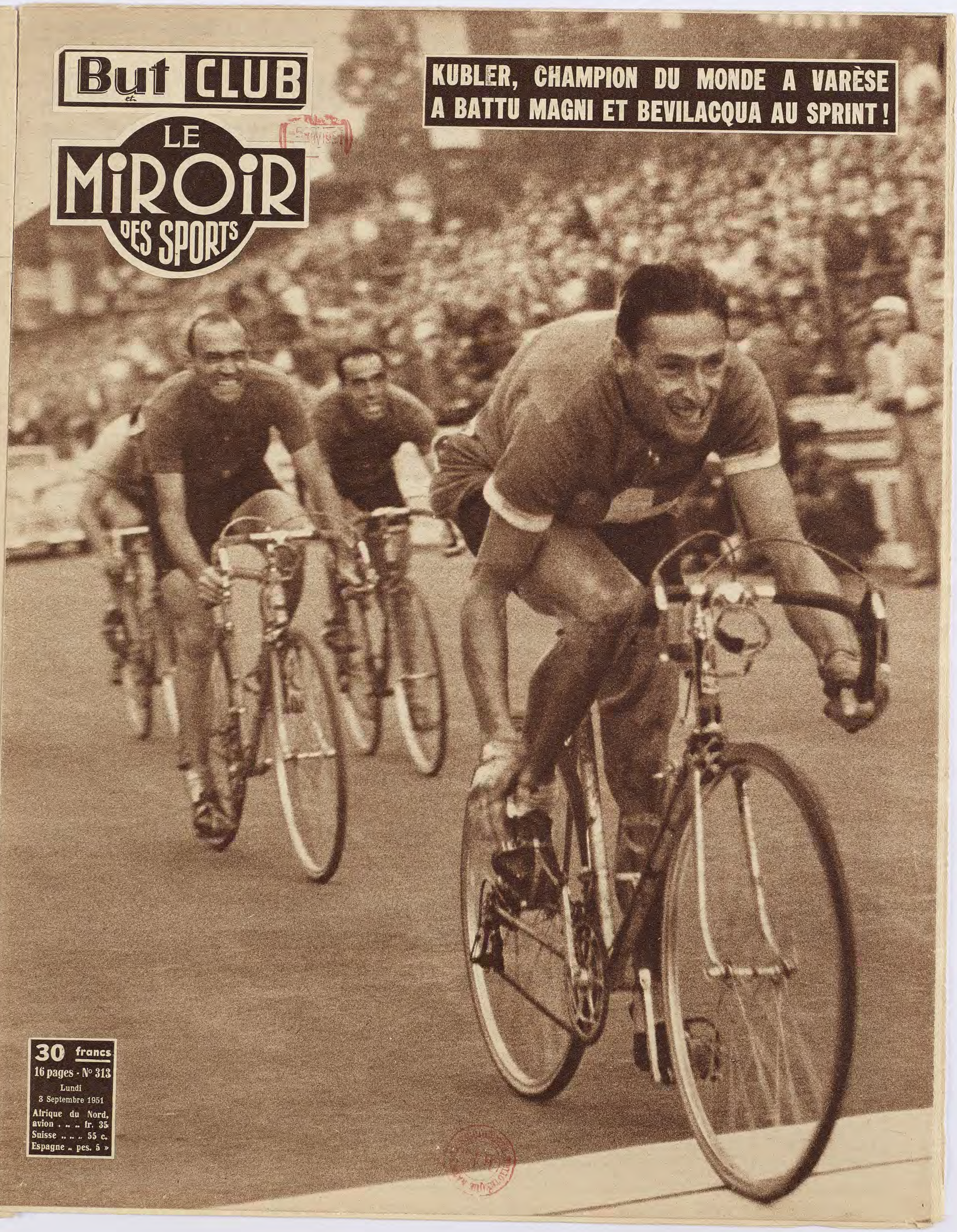
But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

KUBLER, CHAMPION DU MONDE A VARÈSE A BATTU MAGNI ET BEVILACQUA AU SPRINT !



30 francs
16 pages - N° 313
Lundi
3 Septembre 1951
Afrique du Nord, avion . . . . fr. 35
Suisse . . . . . 55 c.
Espagne . . pes. 5 »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

De mon établi de petit mécano auvergnat à mon Tour sans espoir

Par Raphaël GEMINIANI

GUY LAPÉBIE A VITE OUBLIÉ QUE JE L'AI AIDÉ A TERMINER PREMIER FRANÇAIS DU TOUR 48

J'AVAIS besoin d'une performance satisfaisante au Critérium du Dauphiné. Il faut croire que mon comportement (assez loin toutefois derrière le vainqueur Edouard Fachleitner) influença les sélectionneurs, puisque j'eus la joie d'apprendre un beau jour en ouvrant le « Parisien Libéré » que j'avais été retenu pour une des équipes régionales.

— Ce n'est pas normal, disaient mes détracteurs. Geminiani est moins résistant que Blanc qui n'a pas été choisi. La preuve : il a abandonné l'an dernier et il recommencera.

Ma rencontre avec Blanc au cours d'une épreuve régionale quelques jours plus tard prit l'aspect d'un duel singulier. Ce dernier avait été « gonflé » par ses supporters :

— Fais voir au jeunot que tu vaux mieux que lui...

Mais, comme de mon coté je tenais absolument à étouffer les critiques, je n'eus de cesse de l'avoir battu, sans qu'il ait pu avancer la moindre excuse.

Dans le train qui m'emmenait vers Paris, pour prendre le départ du Tour 48, j'étais à moitié rassuré.

— Pourvu que tout se passe bien... Si jamais j'allais abandonner encore une fois, les sélectionneurs ne me retiendraient sans doute plus jamais.

Je me plongeais dans l'étude de l'équipe à laquelle j'allais appartenir. Il y avait là Lévêque, Desbats, Ramoulux, Macorig, Pras, Massal, Maye, Orts.

Et aussi Guy Lapébie que je connaissais parfaitement bien pour en avoir fait mon idole lorsque je n'étais encore qu'un gamin. Il n'y avait, parmi nous, et je m'en rendais bien compte, aucun vainqueur possible du Tour.

Bartali, et c'était bien normal, réunissait tous les suffrages.

La première étape, sur Paris-Trouville, ne m'avait pas paru trop pénible. J'étais en bonne condition et, si je n'avais pu appartenir au petit peloton que Bartali règla au sprint, mon retard était insignifiant : 21 secondes, trois fois rien.

J'évite la catastrophe par quelques centimètres

Le lendemain, sur Trouville-Dinard, je parvins à éviter de justesse la fameuse « chute » d'Houlgate sur une portion de route verglassée où les vélos s'enchevêtrèrent, chacun tirant de son côté pour retrouver le sien. J'avais tout juste eu le temps de donner un coup de guidon et d'aller dans le fossé en évitant ainsi de me blesser sérieusement et de détériorer ma monture... Sur le bord de la route, son maillot en lambeaux et saignant de partout, mon ami Louis Caput geignait. Il parvint à terminer l'étape après avoir fait preuve d'un bien beau courage. Cette chute m'avait impressionné et je ne pouvais m'empêcher de frémir en songeant que j'aurais pu, à quelques centimètres près, me voir contraint à l'abandon.

Louison Bobet s'était enfui avec l'Italien Rossello et le Belge Engels et ce dernier s'était emparé du maillot jaune. Je n'en revenais pas de la combativité de certains.

Je m'en voulais un peu d'avoir manqué de volonté. J'avais l'impression très nette qu'il m'aurait suffi d'un peu d'énergie et de confiance en moi pour faire partie de cette échappée. Mais l'abri du peloton m'attirait; je m'y trouvais en sécurité et n'en demandais pas plus, attendant on ne sait quoi...

J'étais jeune et je ne savais pas...

Je n'avais pas couru cinq étapes de ce Tour de France 48 que déjà je me rendais compte que j'allais devoir y apprendre à me dévouer de la façon la plus absolue.

J'avais un leader : Guy Lapébie, et je n'ignorais pas que mon rôle était avant tout de l'aider à conserver, sinon à améliorer constamment sa place.

J'attendais avec un peu d'impatience les cols où je pourrais enfin montrer mon savoir-faire.

Ce fut dans l'étape Biarritz-Lourdes que je fis enfin connaissance avec l'Aubisque. Mais, contrairement à nombre de débutants, le fameux col pyrénéen ne me fit pas une impression terrible.

J'étais trop habitué à la montagne pour m'effrayer d'un col plus ou moins long. Bernard Gauthier, qui s'était échappé sur le plat, nous précédait au sommet, mais j'avais grimpé constamment coude à coude avec Bartali et Bobet et nous n'avions guère devant nous, à quelques secondes, que Apo Lazaridès, Robic et Teisseire.

Je jubilais dans l'Aubisque

J'avais donc toutes les raisons d'être satisfait.

Tandis que nous grimpions, je regardais le masque impassible de Gino Bartali. C'était bien la première fois que je pouvais me vanter de faire jeu égal en montagne avec un tel champion.

Je jubilais intérieurement...

— Si ceux de Clermont-Ferrand qui me jugent insuffisant pouvaient être ici derrière moi en voiture, je suis sûr qu'ils deviendraient vite mes supporters...

Je me voyais déjà sprintant pour la place à Lourdes... Mais j'avais compté sans la descente.

Mais Gino me lâche en descente

Une fois passé le sommet d'Aubisque, je pus tout à mon aise me rendre compte de ce qu'était un grand descendeur.

Bartali et Bobet ont bien rejoint Gauthier, Robic et Lazaridès, mais... sans moi...

Et, à l'arrivée, j'avais perdu 2 minutes 14 secondes rien que dans la dégringolade sur Lourdes. Mais j'étais tout de même 5e de la première étape de montagne dans laquelle je m'alignais. J'étais d'autant plus satisfait que je ne m'étais pas mis sur les genoux pour réaliser cette performance. Je crois même que j'aurais préféré voir le Tourmalet succéder au Galibier au cours de la même journée.

Et moi-même, ma foi, je me défendais assez bien : 7e de l'étape Toulouse-Montpellier qu'avait enlevée Impanis, après une échappée solitaire qui nous avait éclairés sur ses dons de rouleur.

Le lendemain, j'avais dû donner ma roue à Guy Lapébie dans le col de Carpiagne, avant l'arrivée à Marseille, me privant ainsi d'une place d'honneur que je sentais à ma portée.

Guy était enchanté de mes services et ne cachait pas sa satisfaction de pouvoir toujours et constamment me trouver à ses côtés en cas de coups durs.

Guy Lapébie n'a pas eu à se plaindre de mes services

Parfois, je me rendais bien compte que je négligeais volontairement de magnifiques occasions de faire parler de moi. Mais le poste de domestique a de ces exigences...

C'est ainsi que le jour de la fameuse résurrection de Louison Bobet dans le Turini, après qu'il eût failli abandonner la veille à San Remo, j'aurais très bien pu partir avec Molineris et Kirchen qui s'en furent rejoindre Lambrecht, Bobet et Lazaridès. Mais Guy Lapébie n'avait pas eu de longs discours à me tenir pour que je reste à ses côtés. Ce jour-là, j'ai peut-être manqué ma première victoire d'étape. Car je m'apercevais que, petit à petit, mes qualités de sprinter à l'arrivée s'amélioraient continuellement.

Il n'y a pas que des moments agréables dans le Tour ! Entre Cannes et Briançon, j'ai connu tous les malheurs. J'avais crevé tant et tant que je n'avais plus de boyaux de rechange. Sans Chapatte, qui me dépanna alors que j'étais sur le bord de la route seul et désolé, je crois bien que j'y serais encore.

Bartali, le gagnant de l'étape et qui venait en fait d'enlever le Tour ce jour-là, était déjà arrivé depuis une heure lorsque j'ai passé la ligne.

Par la suite, je n'eus plus aucune chance de faire quoi que ce soit pour mon compte personnel.

Guy Lapébie, qui sentait que sa place de premier Français était menacée, exigeait que je sois toujours à ses côtés, ce dont je ne lui en veux nullement. Je voyais parfois que mes forces encore intactes m'auraient permis de belles performances, mais je n'avais d'autre solution que d'être patient et d'attendre le Tour 49. Celui de 48 était « cuit » pour moi.

Paris approchait. Lapébie, premier Français, allait connaître une fameuse satisfaction, car nul au départ, et moi tout le premier, n'aurait pu prédire un tel résultat.

...Mais il a tout oublié

Je me permettais de temps à autre une petite escapade... lorsque Guy m'y autorisait. J'avais été 5e à Mulhouse, mais moins brillant dans l'étape contre la montre, où, sur les 120 kilomètres de Mulhouse-Strasbourg, Lambrecht m'avait battu de plus de 7 minutes, tandis que Guy Lapébie, en prenant la troisième place dans une spécialité qui n'était pas son fort, consolidait son espoir d'être premier Français à Paris.

Le Tour 48 s'acheva.

J'étais 15e au classement général, battant Robic, Vietto, Lazaridès et pas mal d'autres spécialistes du Tour.

Mon apprentissage avait été complet... et pas seulement sur le plan sportif. Car, si j'avais acquis une magnifique expérience routière, je pus m'apercevoir par la suite que la reconnaissance n'est pas un sentiment qui va de pair avec la valeur physique.

Il avait été convenu, comme c'est le cas dans chaque équipe du Tour, que le partage des bénéfices serait effectué au prorata des services rendus.

Nous avions fait nos comptes une fois le Tour terminé.

J'étais d'accord et satisfait.

Ce n'était certes pas une fortune, mais j'avais e somme confortablement gagné ma vie tout en apprenant mon métier. Guy Lapébie s'en fut recueillir sur toutes les pistes les bénéfices de son exploit.

J'attends toujours mon dû... depuis 1948.

Je l'attendrai longtemps encore, car Guy Lapébie, après m'avoir demandé dans une lettre que je conserve comme un mauvais souvenir de patienter, découvrit par la suite qu'il ne me devait pas un maravédis et que je devais m'estimer bien heureux de mon sort.

Pourtant, je ne regrette rien. Ni de l'avoir attendu, ni de l'avoir poussé parfois lorsqu'il était dans un mauvais jour, ni même de n'avoir pas fait ma course lorsque de belles occasions se présentaient.

Car c'est à cette expérience que je dois de connaître le Tour sous toutes ses formes. Et je sais ainsi quelle somme de dévouements obscurs il faut dépenser pour pouvoir prétendre être un bon domestique.

Ce n'est pas si simple que cela en a l'air.

Il va sans dire que je revendique l'entière responsabilité de ces révélations aux lecteurs de « But et Club-Le Miroir des Sports ».

Les nécessités de l'actualité nous obligent à reporter à la semaine prochaine les confidences de Lucien Lazaridès : « MON TOUR DE RESURRECTION »

LA SEMAINE PROCHAINE :

J'AI BATTU KOBLET AUX NATIONS...

MON TOUR DE DÉBOIRES par LOUISON BOBET

QUAND LA FORME FUIT UN COUREUR TOUT S'ENCHAINE ET RIEN NE VA PLUS...

QUAND Magni, qui descend comme une pierre, va me rejoindre, je prendrai sa roue et c'est bien le diable si, avec une pareille locomotive, je ne parviens pas à revenir sur Bartali et Koblet bien avant Tarbes.

Dans une descente de col, il est difficile de se retourner pour voir qui arrive. Le sol défile si rapidement avec toutes ses traîtrises...

Le grand Magni m'est tombé sur le dos si brusquement que son sillage était déjà hors de portée avant que j'ai eu le temps de dire ouf !

Pour être sincère, même si je l'avais vu arriver, je l'aurais laissé filer. Il allait trop vite pour moi; il prenait trop de risques et je considérais sa dégringolade vertigineuse comme une folie.

J'ai vu disparaître dans un virage son crâne chauve et ses mollets puissants.

Avec lui s'évanouissait ma chance de revenir sur les hommes de tête. Je n'ai presque rien perdu sur Bartali et Koblet dans la montée de Soulor, mais, à l'arrivée, malgré toute notre bonne volonté à minimiser l'écart qui nous séparait des hommes de tête, nous avions perdu 2 minutes 37 secondes. Notre groupe était moins fort que celui qui nous devançait.

J'enrageais... Car il m'aurait suffi, je le savais, de descendre aussi bien que Magni pour ne pas aggraver encore mon retard.

MAIS JE NE SAIS PLUS DESCENDRE

Descendait-il vraiment comme un fou ou était-ce moi, au contraire qui avais eu peur inconsidérément ?

Je lui ai posé la question, le lendemain matin.

— Mais non, Louison, je t'assure... j'ai descendu comme d'habitude. C'est peut-être toi qui descendais mal...

A la réflexion, je me rendis compte que Fiorenzo avait raison. Quand la forme fuit un coureur, tout s'enchaîne. Les réflexes sont à retardement, l'audace indispensable pour bien prendre les virages, pour freiner à la seconde précise où il faut est absente. J'aurais dû être enchanté d'avoir limité les dégâts de la sorte, alors que je m'attendais au pire, mais j'étais un peu furieux contre moi-même.

Maintenant, c'étaient le Tourmalet, Aspin et Peyresourde qui m'attendaient. Malgré ma montée somme toute satisfaisante de l'Aubisque, je n'étais qu'à moitié rassuré. C'est que, dans l'état de déficience où je me trouvais, trois cols dans la même journée, c'était beaucoup trop pour moi.

Tandis qu'après avoir quitté Tarbes par un temps magnifique nous roulions sans trop de hâte derrière le Luxembourgeois Diederich enfui et que nul ne songeait à rejoindre avant l'attaque des cols, j'essayais de me « gonfler » moralement.

— Si, dans le Tourmalet, tu parviens à t'accrocher à Coppi pendant 4 kilomètres, c'est que tout ira bien. Alors tu atteindras le haut avec les costauds.

Mais que peut la volonté de bien faire lorsque les jambes ne répondent pas ?

COPPI ME PREND TROIS MINUTES DANS LE TOURMALET

Nous n'avions pas monté deux kilomètres, une fois passé Barèges, que déjà je voyais devant moi, et de plus en plus petites, les silhouettes de Coppi, Lucien Lazaridès, Bartali, Ockers et Koblet. J'avais à mes côtés l'Espagnol Bernardo Ruiz que je ne connaissais pas et qui, comparé à mon propre effort, ne paraissait pas peiner.

Au sommet, j'étais à trois minutes exactement de Coppi. J'aurais dû me trouver satisfait de compter si peu de retard, mais c'était bien plus ma sensation de m'accrocher, de m'accrocher sans cesse que le temps perdu qui me gênait.

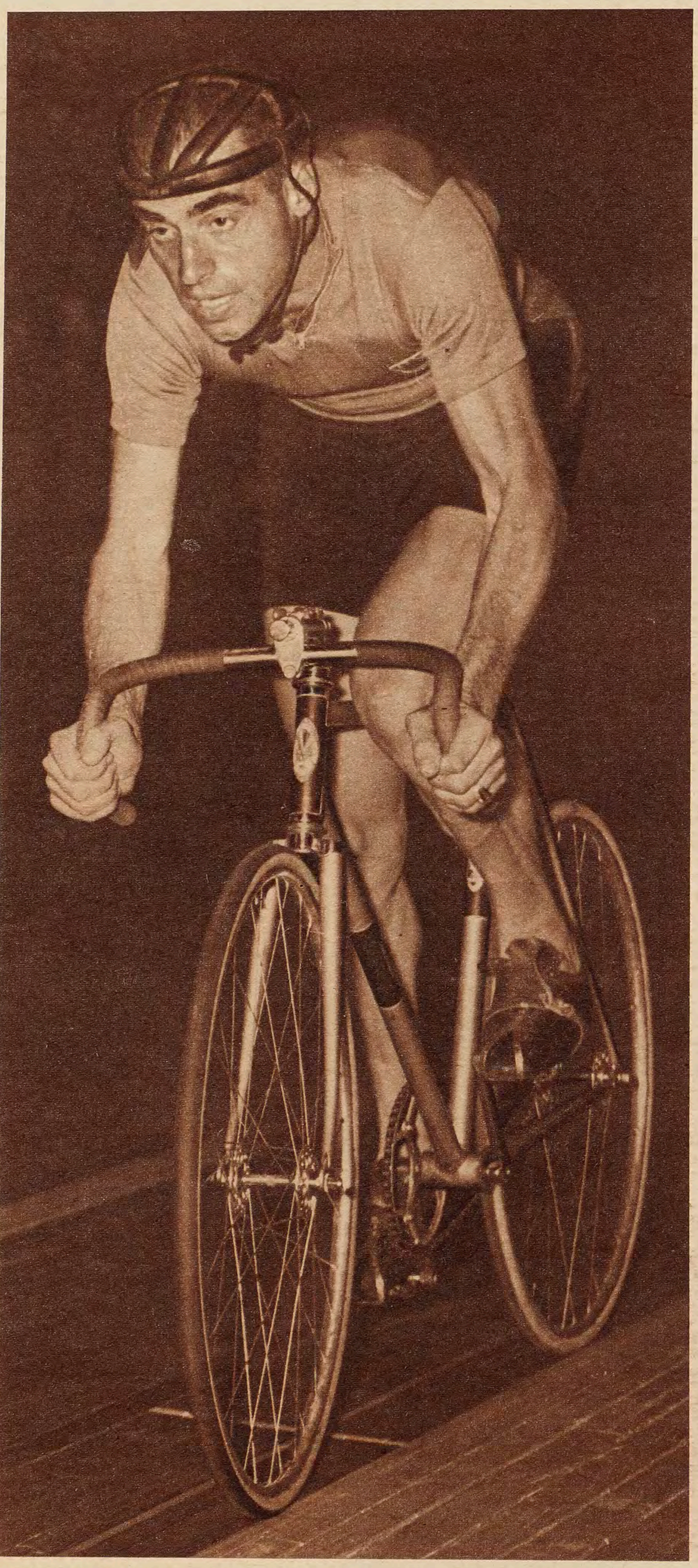
— Ce n'est pas possible que je puisse durer ainsi, pensais-je. Si je dois me « faire mal » de cette façon quotidiennement, je risque de me retrouver un beau jour dans la voiture balai, à bout de forces.

Heureusement pour moi, j'avais retrouvé Barbotin dans la descente et aussi bien dans Aspin que dans Peyresourde, tandis qu'à l'avant Coppi et Koblet se détachaient nettement, j'avais pu bénéficier de la présence de mon ami et équipier. De le sentir à mes côtés atténuait mon appréhension. Je savais qu'il marchait très bien et je retrouvais quelque peu le moral en le relayant de mon mieux. Nous sommes arrivés à Luchon neuf minutes après le sprint qui avait opposé Koblet et Coppi.

LA SEMAINE PROCHAINE :

LUCIEN TEISSEIRE M'ENCOURAGE...

LA VICTOIRE DE BEVILACQUA EN APPORTE LA PREUVE : LA POURSUITE N'EST PAS UN METIER, C'EST UN ART



Le puissant Antonio Bevilacqua a conservé son titre de champion du monde de poursuite en battant Koblet. Tous muscles bandés, l'Italien fonce vers la victoire, follement applaudi par ses compatriotes.

EN FRANCE ON A "TUÉ" MATTÉOLI EN EMPLISSANT LE VEL'D'HIV'

De l'un de nos envoyés spéciaux **Félix LÉVITAN**

MILAN. — Le succès de Bevilacqua en finale du championnat du monde de poursuite professionnel a confirmé ce que tous les techniciens de la bicyclette ont, depuis longtemps, jeté à la face des entrepreneurs de spectacles : la poursuite n'est pas un métier, c'est un art!

En échappant à la répétition des efforts exténuants de ces matches impitoyables, renouvelés à la cadence de deux, voire de trois dans le mois, comme ce fut, hélas ! le cas pour Mattéoli depuis deux ans, l'Italien Tony Bevilacqua n'a pas démoli un organisme bâti pourtant pour la tâche difficile et ingrate du poursuiteur.

Il a conservé en lui des réserves intactes, toujours prêtes à être exploitées au jour « J ».

Il a touché à tout : route, omnium, américaine, Six Jours, Bol d'Or — pourquoi pas! — mais il a fui la poursuite, au risque même de paraître en redouter l'issue.

Il a eu raison. Il n'est pas un athlète assez doué par la nature pour s'imposer des poursuites à un rythme excessif. Fausto Coppi, lui-même, a dû y renoncer. On sait pourtant avec quelle aisance il les affrontait.

De mois en mois d'abord, de semaine en semaine ensuite, ses temps sur cinq kilomètres ont été plus médiocres sans que sa préparation ait été négligée, sans que sa santé ait été plus mauvaise, sans même que le dégoût de l'effort solitaire l'ait atteint.

C'est ainsi : la poursuite, comme l'alcool, tue lentement...

En France, on n'a pas voulu tenir compte de ces avertissements. On a asservi Mattéoli à la poursuite. On lui a fait négliger les autres formes du cyclisme, les américaines qui l'eussent distrait, la route surtout qui l'eût désintoxiqué des miasmes du Vel d'Hiv.

En un mot, dont nous mesurons toute l'étendue : on a « tué » Mattéoli...

Le responsable est connu et nous n'avons pas peur de le nommer : il s'appelle André Mouton. Certes, André Mouton, manager, a permis à Mattéoli d'amasser en un temps record des sommes rondelettes; mais son rôle n'était-il pas plutôt de lui permettre de durer et d'exploiter plus astucieusement ses dons indéniables?

Qui dit que Mattéoli ne fût pas devenu champion du monde s'il avait été mieux guidé? Qui dit qu'il n'eut pas, en cinq années d'efforts équitablement répartis, gagné plus d'argent qu'en deux ans de poursuites à jet continu? Qui dit que la route ne lui eût pas souri comme elle a souri souvent à Bevilacqua?

Mais son sort n'a pas pesé lourd devant les impératifs d'une exploitation. Il fallait à André Mouton, directeur du Vel d'Hiv de fraîche date, donner des gages, emplir l'arène de Grenelle. Quel meilleur moyen que d'utiliser le coureur du manager André Mouton? Et c'est ainsi, avec une absence de scrupules totale, qu'il a préparé la déchéance de Mattéoli.

Après lui, un autre...

C'est peut-être, mais nous nous refusons encore à y croire, ce qu'André Mouton a pensé.

Nous aimerions, sa position inexplicablement privilégiée de directeur-manager l'autorise à toutes les fantaisies, qu'André Mouton prit le parti de sauver Mattéoli.

Pas demain, aujourd'hui, tout de suite.

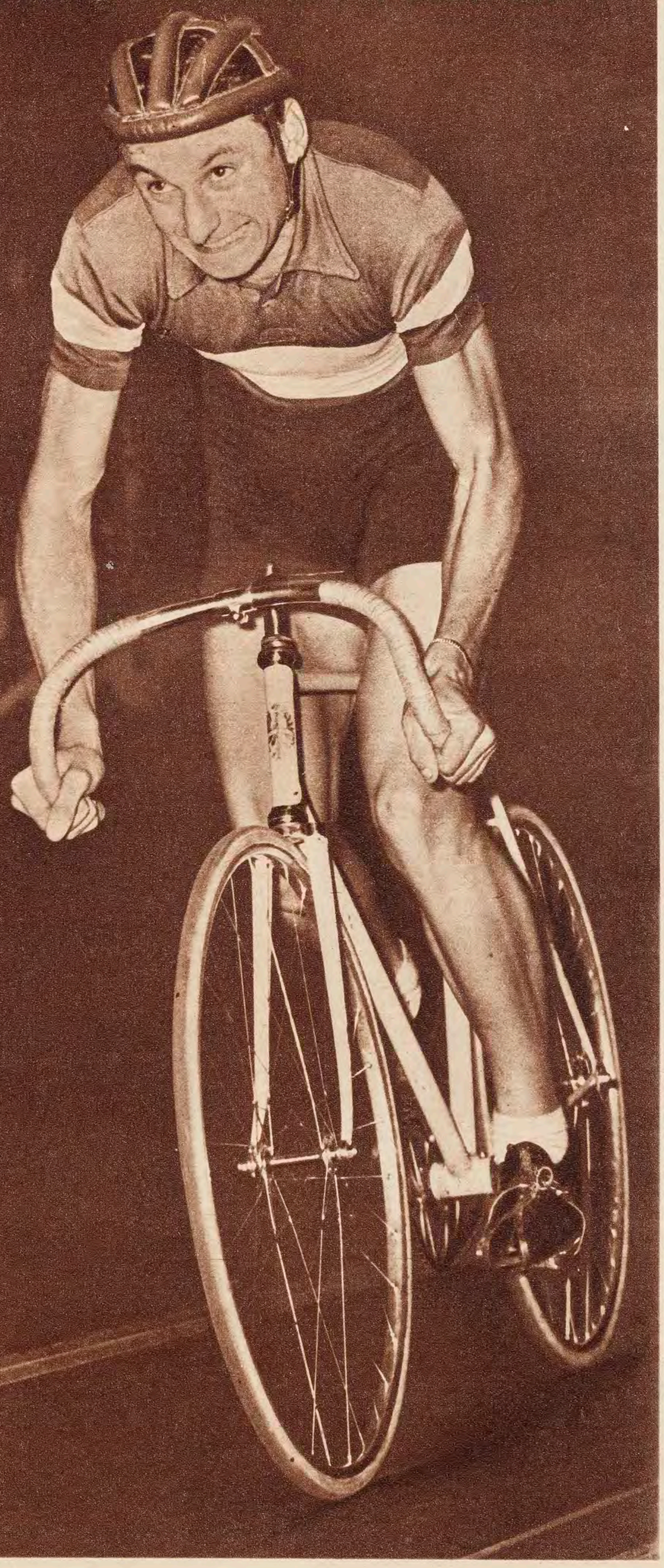
Il le lui doit bien. Le programme est simple : trois mois de repos cet hiver, des américaines en janvier, des courses sur route tout l'été et, pas une seule poursuite, oui pas une, jusqu'aux prochains championnats du monde et peut-être même jusqu'à ceux de 1953.

Ni Coppi, ni Bevilacqua, ni Koblet, ni Schulte, répétons-le, n'acceptent de faire de la poursuite leur ordinaire. Mattéoli aurait tort de se croire d'une autre trempe. On le dit obstiné et d'un raisonnement à courte vue, libre à lui de ne rien retenir de cet avertissement, mais nous aurons la satisfaction de l'avoir prévenu, c'est aujourd'hui un intoxiqué prêt à sombrer dans l'abîme.

La lutte a été épuisante et Bevilacqua (à g.), qui vient d'enfiler son maillot arc-en-ciel, et Koblet ne sont pas encore remis des efforts qu'ils ont fournis.

NINO DE ROSSI

SUCCESSEUR DE MESSINA ET PROTÉGÉ DE COPPI, ÉTAIT INCONNU IL Y A DEUX MOIS !



MILAN. — Le Vigorelli tout entier explosait d'enthousiasme... Nino de Rossi n'était-il pas en train de s'approprier le titre de champion du monde de poursuite auparavant détenu par son compatriote Messina ?

Sur la piste noire, une silhouette fonçait, s'écartant le moins possible d'une ligne peinte, frôlant les boudins de sable qui empêchent d'empiéter sur le tracé.

Une silhouette qui ressemblait étrangement, de loin surtout, à celle de Fausto Coppi : torse mince, dos courbé, longues jambes s'abattant rythmiquement sans le moindre déhanchement, un style parfait de poursuiteur, doublé d'une efficacité rare.

Si, il y a seulement quelques semaines, la question avait été posée à nos confrères italiens : qui est de Rossi ? il est vraisemblable que quelques-uns seulement d'entre eux auraient pu préciser qu'il n'était autre qu'un jeune routier amateur comme il y en a plusieurs centaines chaque dimanche sur les routes d'Italie.

Courant depuis quatre ans déjà, il n'avait guère attiré l'attention que l'an dernier, lorsque, sur la mauvaise piste de Gênes, d'où il est originaire, il était devenu champion de Ligurie de poursuite, titre qui n'avait pas plus de répercussion que n'en aurait eu chez nous un championnat de Touraine ou du Languedoc.

Il faut croire cependant qu'il émanait de Nino de Rossi une classe indéniable puisque, après s'être entraîné quelques fois en sa compagnie sur route, Fausto Coppi jugea utile de lui faire cadeau d'un de ses vélos de poursuite.

L'histoire ne précise pas si Fausto alla jusqu'à lui fournir les propres mesures de sa position personnelle à vélo.

Les dirigeants génois de de Rossi, à qui les qualités d'homme de train de leur poulain n'avaient pas échappé, jugèrent bon de l'engager dans ce championnat d'Italie de poursuite disputé sur la piste du Vigorelli, championnat qui devait, par la même occasion, servir à la sélection des meilleurs « purs » de la spécialité.

Tous les pronostics allaient à Messina, mais ce dernier fut si nettement battu par de Rossi, et ceci en des temps qui en disaient long, que le doute ne fut plus permis : l'Italie venait de découvrir un nouveau phénomène de la poursuite.

Pour son premier contact officiel avec la piste fameuse, de Rossi se permit de pulvériser le record amateur de la distance, couvrant les 4.000 mètres en 4' 55'' 4/5, c'est-à-dire une performance équivalente à celle réalisée à Grenelle par l'imbattable Aimar il y a neuf ans !

Le chrono ne ment jamais : de Rossi est donc bien un grand, un très grand rouleur.

Mais les Italiens eux-mêmes n'ont garde de s'enthousiasmer trop rapidement et ne se lancent pas dans l'excès qui consiste à affirmer, comme le fait volontiers le public transalpin :

« Nous avons mis la main sur un nouveau Coppi... »

Il est plus sage d'attendre une confirmation, laquelle, si elle se produit, prouvera une fois de plus que l'Italie est un pays bien riche en pédaleurs athlétiques.

Le Belge Glorieux, l'autre finaliste, qui avait réalisé la meilleure performance dudit championnat, abattant ses 4.000 mètres en 4' 56'', a trouvé son maître.

Mais loin d'être une fulgurante révélation Glorieux est avant tout un obstiné et un méthodique, puisqu'il dispute les championnats depuis 1948.

Rayonnant, Pronck est félicité par sa femme.

ALLEMANDS MAIS RAOUL

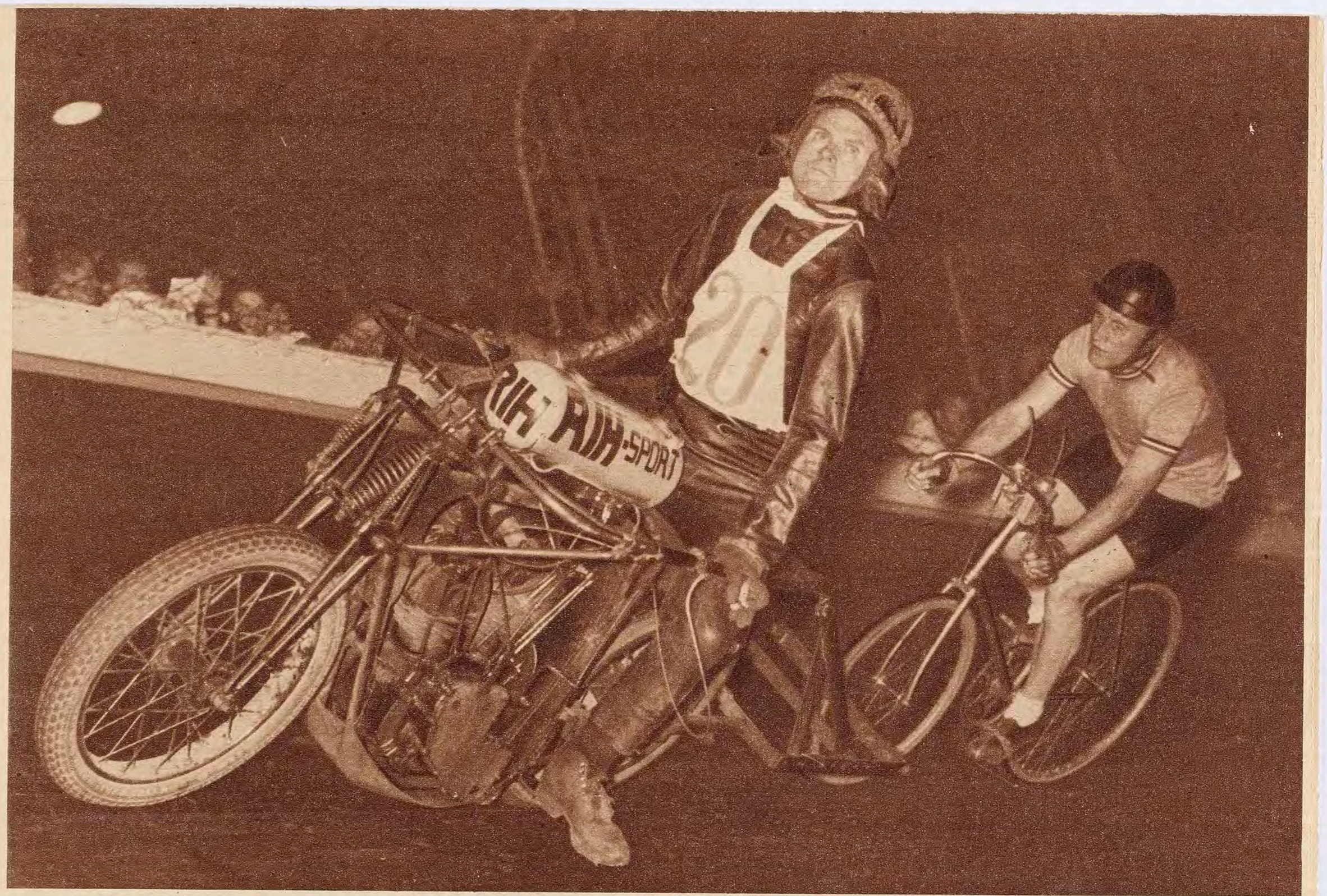
MILAN. — Le championnat mondial de demi-fond s'est soldé, on le sait, par une très nette défaite française. Nos représentants, en effet, ne purent se classer que troisième et quatrième.

On attendait les Allemands Lohmann et Schorn, mais ces derniers, après un brillant début, ne furent plus dans la course malgré leur visible et très admissible entente.

Ce fut alors au tour des Hollandais Pronk et Bakker de faire une éclatante démonstration de la course d'équipe. Bakker, ne jouant pas ses chances propres, s'appliqua à protéger son leader Pronk. Il arrêta constamment les attaquants éventuels et Lesueur, en particulier, émoussa sa résistance à vouloir doubler le second Hollandais.

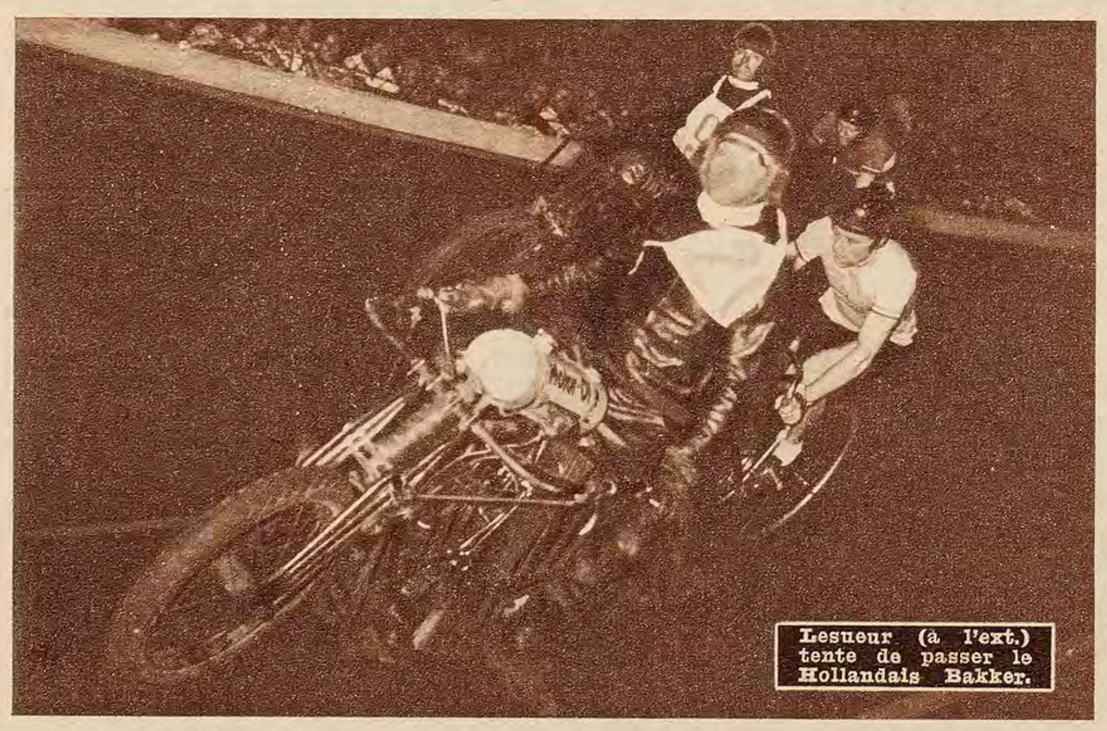
Ils furent, il faut le dire, involontairement aidés dans leur tâche par le fait que ni Lesueur, ni Lemoine, appliqués à défendre chacun de son côté leurs possibilités de succès personnel, ne se plièrent à la tactique toute d'obstination qui fit des Hollandais les grands vainqueurs de cette course au titre.

Lesueur, comme Lemoine, ont des arguments personnels pour expliquer leur point de vue et c'est en toute objectivité que nous leur donnons la parole.



Le Hollandais Pronck s'est adjugé le titre mondial des stayers. En brillante condition, il bénéficia toutefois du soutien efficace de son compatriote Bakker, sans lequel il n'eût pas réussi.

ET HOLLANDAIS ONT SACRIFIÉ A L'ESPRIT D'ÉQUIPE
LESUEUR ET HENRI LEMOINE ONT OPÉRÉ INDIVIDUELLEMENT



Lesueur (à l'ext.) tente de passer le Hollandais Bakker.

H. Lemoine réussit une excellente fin de course.

"SI HENRI L'AVAIT VOULU NOUS AURIONS DU VAINCRE..."

Par Raoul LESUEUR

MILAN. — Je savais que Pronk était en progrès et qu'il était fort, mais j'ignorais que Bakker était devenu « coriace ».

Car, en fait, c'est bien lui qui fit le plus dur et le plus utile travail pour assurer la victoire hollandaise, Pronk ayant presque toujours eu le champ libre.

Nous aurions dû utiliser les mêmes armes et si Lemoine, qui affectionne particulièrement la course d'arrêt (car il démarre bien) l'avait appliqué, nous aurions pu renverser la situation à l'avantage du clan français. Je sais qu'il était délicat de demander un tel sacrifice à un vieux du métier comme Lemoine, mais c'était la seule tactique capable de faire sauter le « verrou Bakker ».

J'étais seul contre deux; en demi-fond, c'est un handicap qu'on surmonte difficilement.

"J'AVAIS LE DROIT DE JOUER MA PROPRE CHANCE"

Par Henri LEMOINE

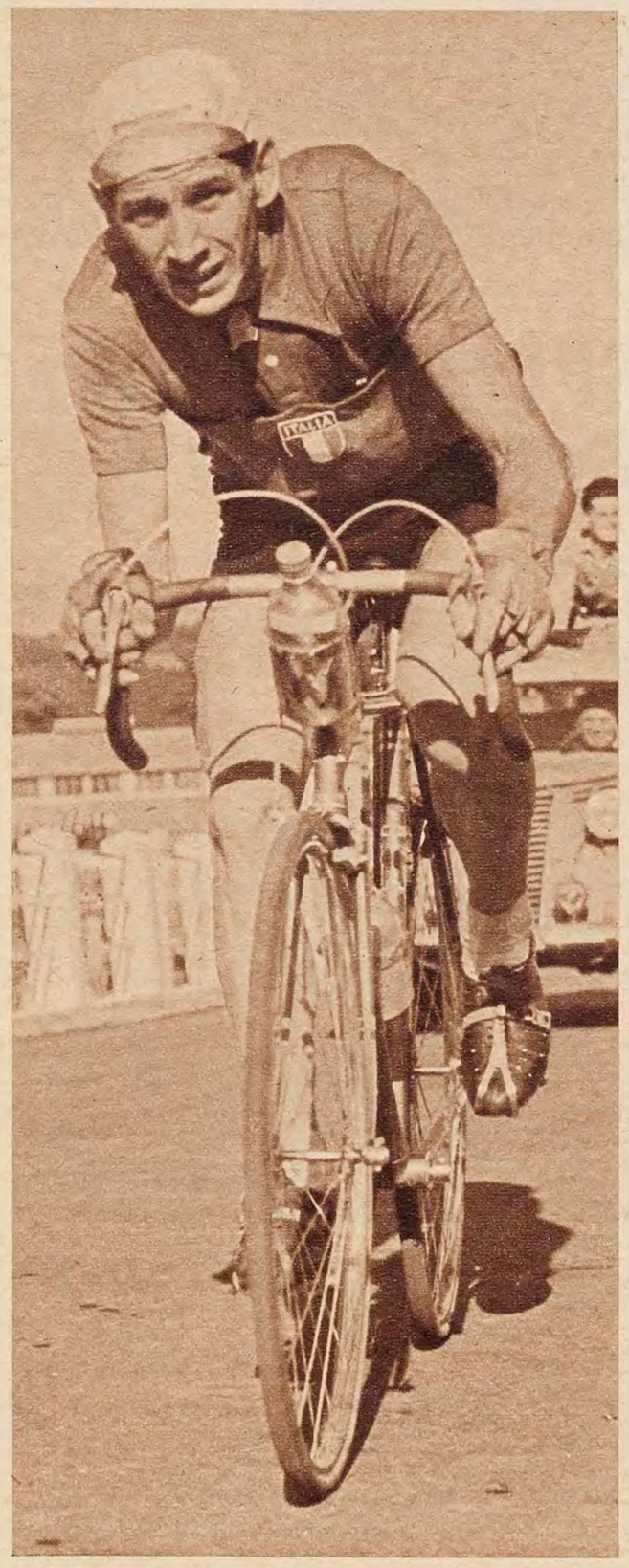
LE championnat est théoriquement une course individuelle; personne chez les étrangers n'obéit au règlement et je le déplore, mais je n'avais vraiment aucune raison de me sacrifier totalement.

Je reproche à Raoul de n'avoir pas compris que nous pouvions très bien battre les Hollandais en les attaquant à tour de rôle.

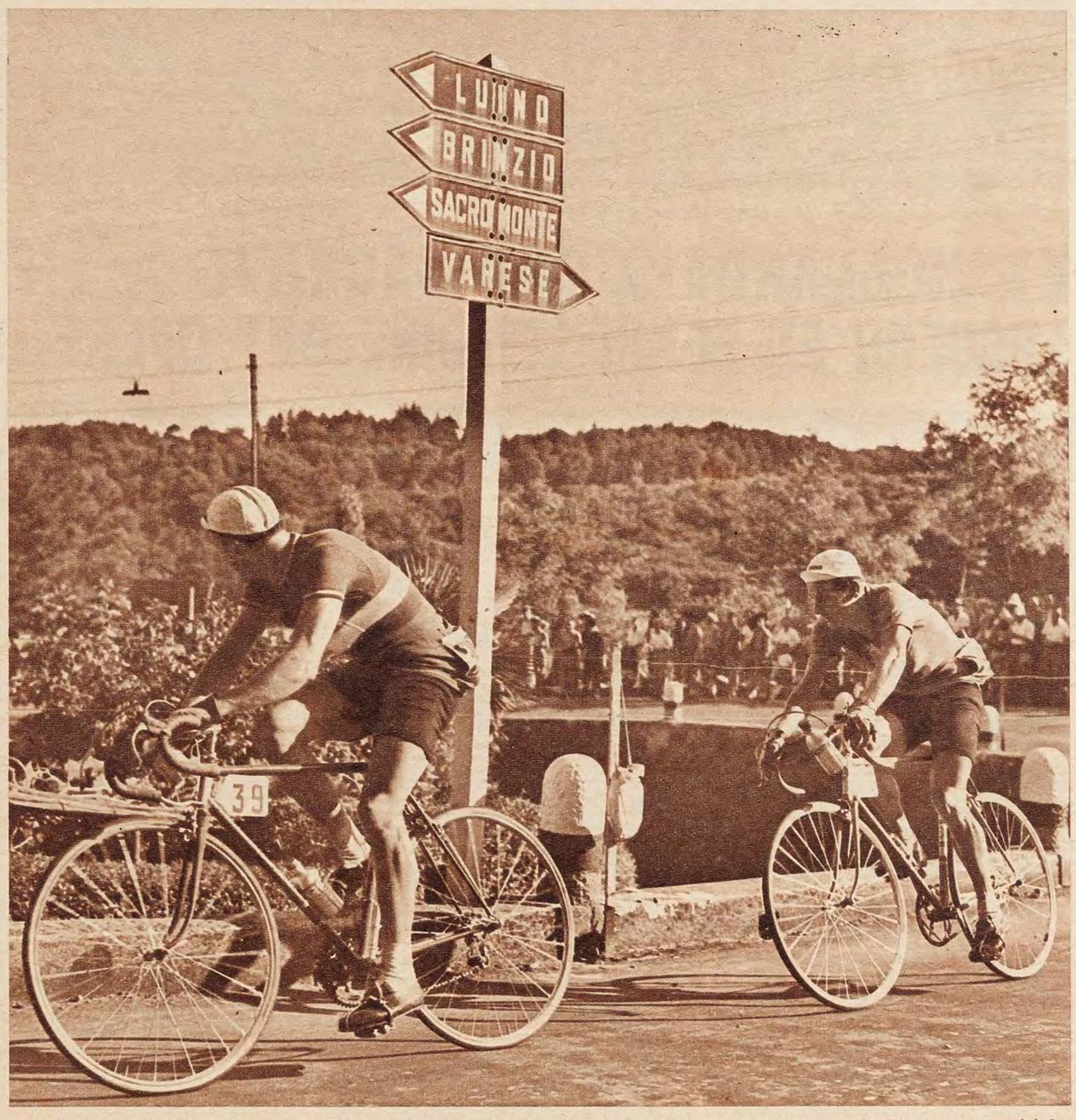
Mais, pour cela, il aurait fallu qu'il ne se cantonne pas strictement dans sa seconde position et qu'il me laisse passer pour aller moi-même attaquer Bakker. C'est une tactique qui aurait pu réussir et qui aurait été bien plus sportive que celle des Hollandais, puisque ni l'un ni l'autre nous n'aurions abdiqué nos propres chances.

Mais, malgré cela, je le reconnais, la tâche aurait été rude, car Pronk était très fort !

Samedi, sur le circuit de Varèse, dont on voit ici une vue panoramique, les amateurs ont disputé leur championnat mondial. La course n'en est encore qu'à ses débuts et tous les concurrents s'échelonnent. C'est le Français Dacquay qui est momentanément en tête.



La plus belle échappée de la course fut l'œuvre de l'Italien Nancini, seul en tête pendant deux tours.



Alors que Nancini poursuivait son effort, le Français H. Bastianelli, qui devait être notre meilleur représentant, s'est lancé à la poursuite du fuyard. Un autre « dilettanti », Benedetti, a sauté dans sa roue, respectant l'esprit d'équipe, afin de le neutraliser.

"L'ÉQUIPE JOINARD" N'A PAS RÉSISTÉ AU TRIO ITALIEN

VARESE. — « L'Equipe Joinard » n'a pas résisté à la savante tactique du trio Nencini-Ghidini-Benedetti.

Mais, comment ne pas faire remarquer que l'équipe française des championnats du monde sur route n'était pas celle qui aurait pu nous valoir un succès sur le circuit de Varèse?

Nous admettrons qu'il était difficile d'échapper à la surveillance du groupe international que la côte, à chaque tour, ne désagrégeait que partiellement. Pour y parvenir, il fallait

De notre envoyé spécial
René de LATOUR

une formation suffisamment forte pour imposer sa loi.

Et si Nencini, fougueux et ne négligeant pas sa peine, put faire longtemps figure de vainqueur, ce fut bien parce que, derrière lui, les équipiers « bleu azur » se démenèrent comme de beaux diables pour mettre, chaque fois qu'ils le pouvaient, le frein à l'ardeur des visiteurs.

Contre ce marquage sévère et que rien ne pouvait empêcher, malgré la formule individuelle du championnat, les tricolores furent désarmés. Décapitée de cinquante pour cent de ses effectifs par les lâchages et les accidents de Hyardet, Gouget et Sitek, l'équipe française ne pouvait plus espérer qu'en le sprint qui regroupa une vingtaine d'hommes, une fois Nencini rejoint à six kilomètres de l'arrivée.

— C'est grâce à Zaegers que Nencini n'a pas gagné, disaient les Italiens après l'arrivée, mais nous lui sommes reconnaissants, puisqu'en agissant ainsi, il s'est fait hara-kiri. S'il s'était réservé, il aurait pu prendre la seconde place.

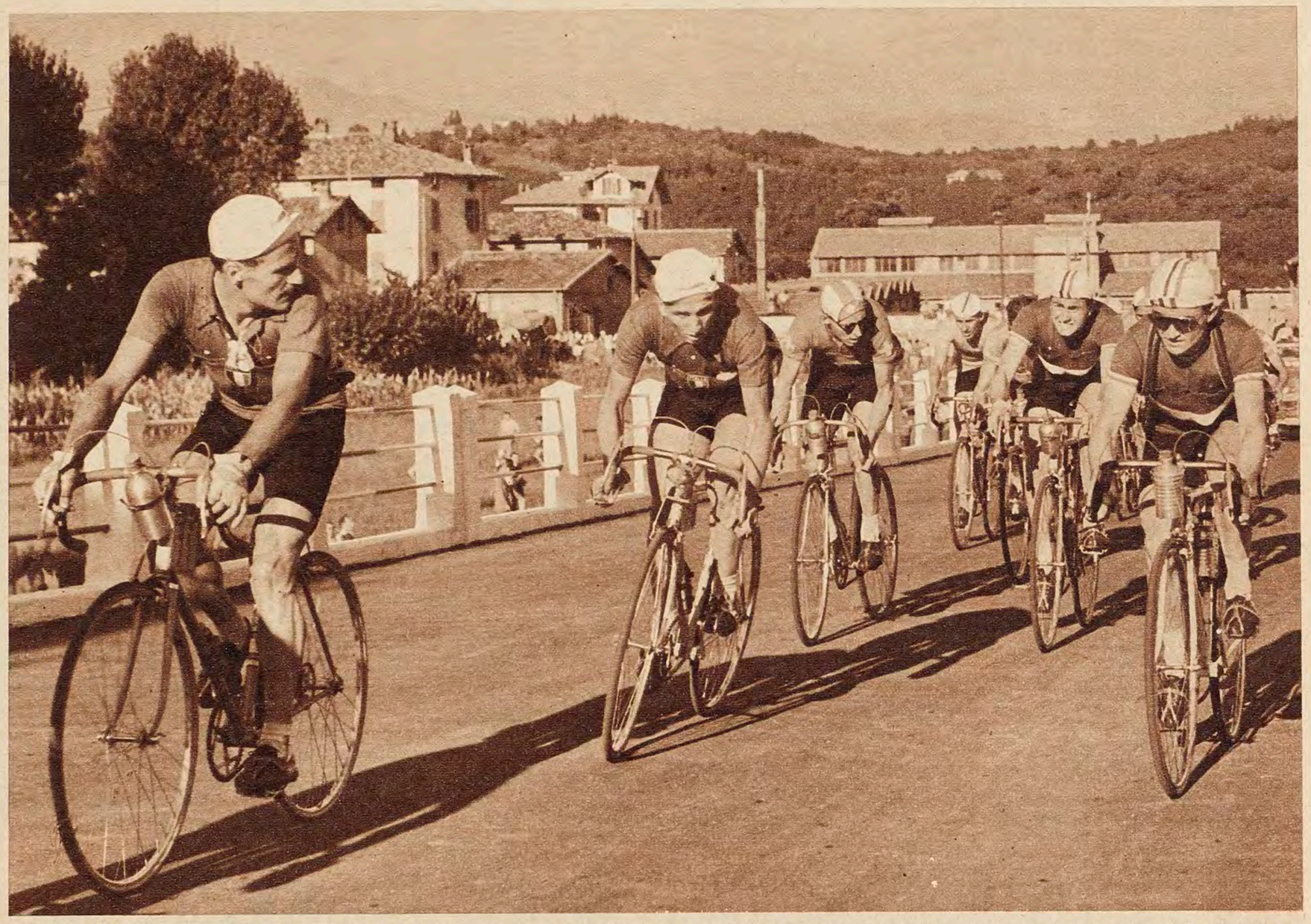
Qu'importe, le résultat brutal est là : l'Italie enlève un quatrième titre mondial dans une course où nous aurions dû figurer remarquablement, puisque les amateurs étrangers n'ont pas, que nous sachions, une classe supérieure à l'ensemble de nos meilleurs purs.

Ceci dit, reconnaissons les mérites de Dacquay, qui tenta l'impossible et se montra souvent à l'avant, et de Bastianelli, qui fut un attaquant, hélas! mal inspiré en fournissant des efforts alors que la fatigue n'avait encore atteint aucun de ses adversaires, sinon les Libanais.

Ghidini, le vainqueur, ne gagna que d'un souffle; c'est à lui qu'iront les honneurs, mais il semble bien que, lorsque les uns et les autres seront pros Nencini aura à sa disposition des armes plus sûres que celles dont dispose le nouveau porteur du maillot arc-en-ciel.

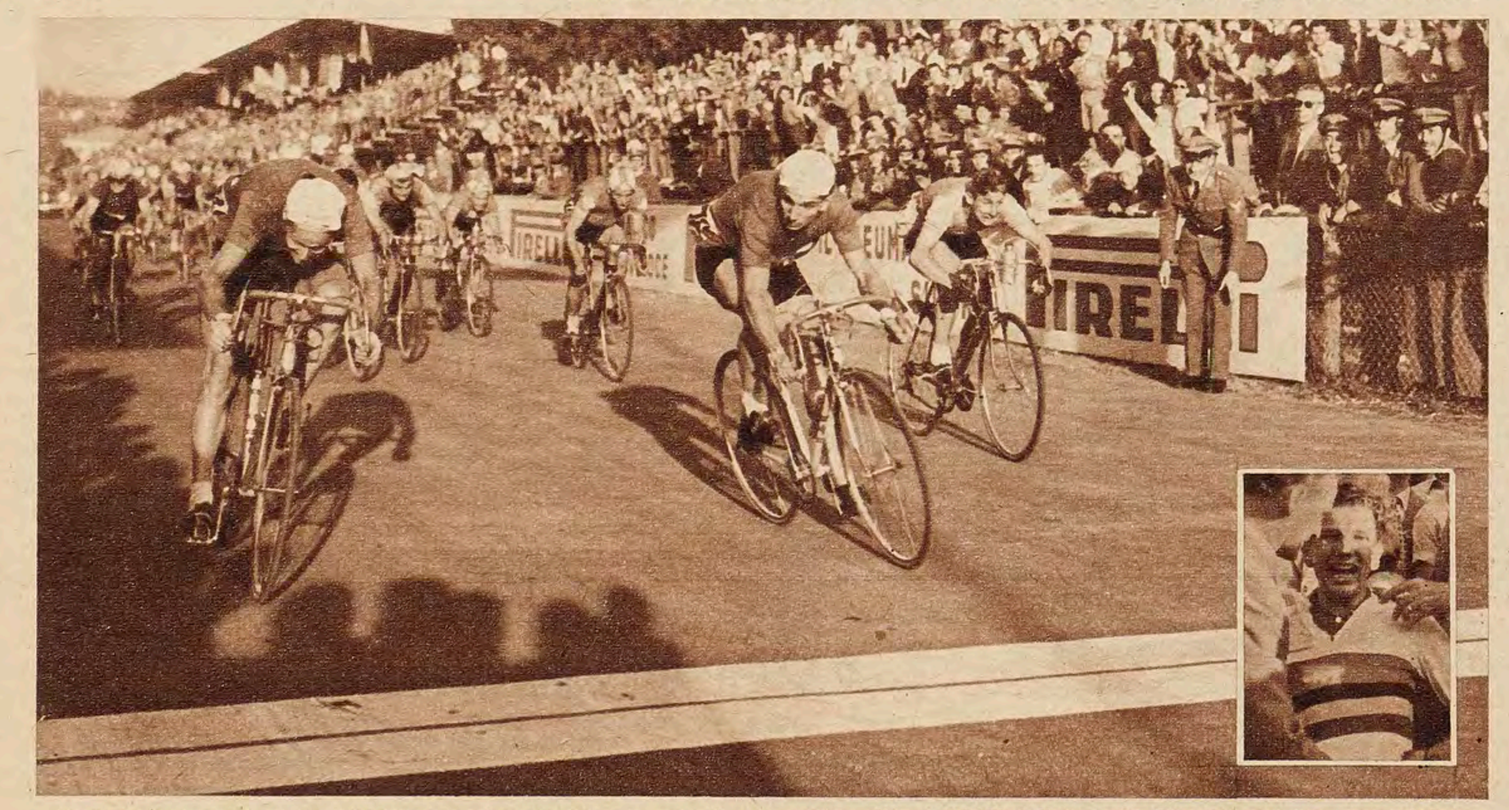
LE CLASSEMENT

1. Giani Ghidini (Italie), les 172 km 200 en 4 h. 44' 22" (moyenne : 36 km 332).
2. Rino Benedetti (Italie), à une demi-longueur; 3. Plantaz (Hollande), à une longueur; 4. Pianezzi (Suisse); 5. ex æquo : Van der Voorden (Belgique), Van Roon (Hollande), Joris (Hollande), Noyelle (Belgique), Dacquay (France), Bastianelli (France), Zagers (Belgique), etc...



Dacquay (à dr.) a essayé à son tour de démarrer, mais deux des représentants italiens, Benedetti (à g.) et le futur vainqueur Ghidini (au c.) l'observent et sont prêts à l'empêcher de rejoindre leur compatriote Nancini, toujours seul en tête, mais qui sera cependant rattrapé par le peloton.

Au cours du dernier tour, le Suisse Wyss et les Belges Zaegers et Van Holsbeke furent les plus actifs pour revenir sur Nancini, rejoint peu avant l'arrivée.



C'est finalement tout le peloton qui se présenta au sprint. Au centre, Giani Ghidini l'emporte de peu sur son compatriote Benedetti (à g.) et sur le Hollandais Plantaz (à dr.). En médaillon, Giani Ghidini vient de revêtir le maillot arc-en-ciel.

Après l'arrivée, Dacquay (classé 5e ex-æquo), déçu, appuyé sur une clôture de grillage, pleure amèrement ses espoirs envolés.

Geminiani a emmené avec lui le Suisse Crocci-Torti et ses co-équipiers Schaer et G. Rossi (masqués). Ils foncent à la poursuite des neuf, mais ne rejoindront pas.

LES EXPLOITS DE KUBLER, MAGNI ET BARTALI ONT MARQUÉ LA COURS

De l'un de nos envoyés spé

C'est la roue de Fiorenzo Magni, cette fois, que Crocci-Torti a prise. C'est le sixième tour et Magni ne tardera pas à lâcher le routier helvétique.

Varnajo, au 10e tour, a tenté sa chance. Il s'est lancé aux trousses des leaders. Arrivé à 2' 20", il lâchera.

Dans la loge abritée d'un parasol : de gauche à droite : Mme Magni, la sœur de Bartali, Mme Bartali.

VARESE. — « C'est la première fois qu'une nation enlève quatre titres mondiaux et, notamment, trois maillots arc-en-ciel sur piste », me disait, avec une certaine fierté, Alfredo Binda qui détient le record des championnats du monde sur route avec trois victoires. « Et nos quatre victoires furent toutes très nettes et très régulières. »

Binda avait raison. Aussi bien Sacchi en sprint, De Rossi et Bevilacqua en poursuite, que l'équipe au complet amateur sur route dominèrent nettement leurs adversaires. J'ai dit l'équipe au lieu de citer le nom de Giani Ghidini, car le jeune coureur de Parme ne fut que le bénéficiaire d'un travail d'ensemble bien ordonné. Attaquant du départ, démarreur du milieu de la course, fuyard héros de la journée (je veux parler de Nencini) « marqueur », tel Benedetti qui ne laissa partir aucun Français, sprinter, enfin, il y avait de tout dans la squadra azzura. Il y avait surtout l'organisation, la préparation de longue haleine et la tactique dont était responsable Proietti en ce qui concerne les routiers amateurs. Mais l'ensemble était le fruit d'un état d'esprit, d'une ambiance créée par la presse sportive italienne, à la fois technique et enthousiaste. L'esprit national, la discipline, la volonté de chacun aidés par des entraîneurs compétents firent le reste. Des pépinières de la péninsule sortiront, bientôt, des candidats campionissimi.

Et il s'en fallut de peu que les Italiens n'enlèvent une cinquième victoire, car Magni et Bevilacqua étaient bien armés pour vaincre. Oui! Mais il y avait Ferdi Kubler, un Kubler désireux de conquérir ce titre mondial qui lui manquait.

— Sans incident, sans accident, je suis sûr de vaincre, me disait-il, jeudi soir à Lugano. Jamais je ne me suis senti aussi bien. Et puis, j'ai fait tout ce qu'il fallait pour gagner.

Car le champion du monde se prépare d'une façon particulière, dans le calme, loin du circuit trop fréquenté. Kubler qui, cette année, rafla les épreuves suisses et wallonnes, a voulu démontrer qu'il avait eu raison de ne pas disputer le Tour de France et qu'un coureur devait savoir prendre à temps quelque repos.

En signant, samedi, son engagement pour le Grand Prix des Nations, Kubler me déclarait :

— Je crois avoir bien établi mon programme de la saison. On ne peut pas tout courir, il faut savoir choisir...

Et il a choisi, et bien choisi...

Si un parallèle pouvait être établi entre Koblet et lui — et il faut bien l'établir, car il s'impose — on est obligé de reconnaître que, Magni et Bartali exceptés, les grands hommes du Tour n'étaient pas là.

Il y eut trois exploits d'ordre différents : celui que réalisa Magni, un Magni lancé comme un bolide, qui combla en deux tours un handicap de quatre minutes dans cette allure de super-compound qui lui sied si bien; il y eut celui, trop tardif, de l'homme de la dernière heure, du coriace Bartali, et celui, toutefois improduc-

La première échappée sérieuse fut l'œuvre de De Feyter et Bevilacqua (de front), Kubler, Voorting, Wagtmans, Faanhof, Minardi, Schwarzer et Redolfi.

Le peloton tente en vain de revenir sur les fuyards. L'allure est vive. Bobet est devant Muller et Bartali. A l'ext. : Koblet.

Sur la fin du parcours, Koblet (en tête) et Bartali ont lancé une ultime offensive. Le Florentin manquera de peu de réussir.

OURSE " ARC-EN-CIEL "

ès spéciaux Gaston BÉNAC

tif, de Varnajo qui, après avoir repris trois minutes aux hommes de tête, craqua brusquement, battu par la distance.

Seul, le premier, celui de Magni, paya son auteur. Le « chauve » de Monza produisit une impression formidable que n'attendait pas celui qui l'avait écouté, le matin, déclarer :

— Je me sens fatigué; j'ai trop couru cette année!

Koblet n'est plus, depuis la finale de la poursuite, qui l'avait marqué, le Koblet du Tour de France.

Quant aux autres vedettes, Van Steenbergen, Bobet, Barbotin, Schotte, on ne les vit pas ou très peu. Au début, Louison tenta quelques pointes, puis il disparut et, comme plusieurs de ses camarades belges et français, se complut dans un attentisme complet.

Ce que Magni tenta et réalisa, les autres champions nommés plus haut pouvaient le réussir avec un peu plus d'esprit de décision qu'ils n'en montrèrent.

On pourrait dire qu'une fois de plus le match des as n'a pas eu lieu. Ou, s'il eut lieu, ce fut en ordre dispersé, avec des volontés différentes de côté et d'autre. « Il faut être de la bonne échappée » disent les coureurs qui veulent plilosopher. Mais, qui les empêche de se joindre au convoi lorsqu'il est temps encore, quand on n'a pas doublé le cap de quatre minutes?

Une fois de plus, l'attaque a payé. Mais ceux qui s'étonneraient de ne pas avoir vu Bevilacqua et Magni tenter leur chance sur la fin, alors qu'ils savaient que Kubler les battrait au sprint, ne devraient pas oublier que Magni avait fourni un formidable effort pour rejoindre et que Bevilacqua (à un degré moindre que Koblet) se ressentait de la poursuite courue cinq jours avant.

De ce championnat du monde, qui fut très brillant dans l'ensemble, et qui, hier, s'est couru devant des foules impossibles à dénombrer (on parle de 800.000 spectateurs sur 24 kilomètres, sinon d'un million), il faut retenir, avec la grande performance des Italiens, les victoires individuelles de Harris, de Pronk, grâce à Bakker, de Kubler, la médiocre tenue des Français battus sur tous les terrains. Qui accuser? La mauvaise organisation fédérale, le manque total de préparation ou la volonté défaillante de certains de nos représentants qui sont trop gâtés, trop encensés aussi ?...

Le classement

1. Ferdinand Kubler (Suisse), les 295 km. 200 en 8 h. 28' 39" (moyenne 34 km. 860) ;
2. Florenzo Magni (Italie), à deux longueurs; 3. Antonio Bevilacqua (Italie) ; 4. Voorting (Hollande) ; 5. De Feyter (Belgique) ; 6. Wagtmans (Hollande) ; 7. Schwarzer (Allemagne); 8. Minardi (Italie), tous même temps que Kubler ; 9. Bartali (Italie), à 1' 5" ; 10. Dekkers (Pays-Bas), à 1' 35" ; 11. Diederich (Luxembourg), à 1' 47" ; 12. Van Kerkhoven (Belgique), à 1' 52" ; 13. Derijcke (Belgique), à 6' 17" ; 14. Bobet (France) ; 15. G. Weilenmann (Suisse) ; 16. Pasotti (Italie) ; 17. Van Est (Hollande) ; 18. Van Steenbergen (Belgique) ; 19. Kemp (Luxembourg) ; 20. Schotte (Belgique) ; 21. Schaer (Suisse), tous même temps que Derijcke.

Ferdi Kubler, le champion du monde sur route 51, revêtu du maillot arc-en-ciel, répond aux applaudissements de la foule.

(Reportage photographique de nos envoyés spéciaux Henri Letondal et Robert Covo.)

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

Adressez vos questions : 124, rue Réaumur; Paris - 2e

M. BONNET, rue Mercerie, Sisteron (Basses-Alpes). — 1) Voici les moyennes réalisées par les derniers vainqueurs du Tour de France : en 1948 : Bartali, 33 km 404; en 1949 : Coppi, 32 km 119; en 1950 : Kubler, 32 km 731.

M. Robert BEQUIN, Gournay-en-Bray. — Nous avons transmis votre courrier.

M. Gilbert CASSAGNE, Horssarieu (Landes). — 1) Voici le classement du meilleur grimpeur du Tour de France 1948 : 1. Bartali, 62 points; 2. Apo Lazaridès, 43 points; 3. Robic, 38 points; 4. Brulé, 30 points ; 5. Lucien Teisseire, 29 points ; 6. Bobet, 26 points; 7. Schotte, 20 points; 8. Geminiani, 17 points; 9. Lambrecht, 16 points; 10. Camellini et Ockers, 11 points, etc. 2) Voici le classement international du Tour de France 1948 : 1. Belgique (Schotte, Impanis, Ockers) 443 h. 58' 20"; 2. France (Bobet, Teisseire, Robic) 444 h. 27'; 3. Paris-Ile de France (Thiétard, Brulé, Piot) 444 h. 54' 4"; 4. Equipe Internationale (Lambrecht, Camellini, Klabinsky) 444 h. 58' 50"; 5. Italie (Bartali, Pasquini, Volpi) 444 h. 7' 32".

M. Jean COTINEAU, 18, rue des Poulies, Issoudun (Indre). — Faye a abandonné la compétition.

M. René F., Munster (Haut-Rhin). — 1) Voici le classement de Bordeaux-Paris 1947 : 1. Somers, les 596 km en 17 h. 50' 12"; 2. Dubuisson, en 18 h. 31' 59"; 3. Lévêque, en 18 h. 41' 5". Tous les autres concurrents avaient abandonné. 2) Voici le classement de Bordeaux-Paris 1948 : 1. Le Strat, les 588 km en 16 h. 35' 5"; 2. Buyl, en 16 h. 37' 4"; 3. Walschot, en 16 h. 41' 21"; 5. Dubuisson, en 16 h. 41' 55"; 5. Louviot, en 16 h. 44' 19". 3) Adressez-vous à M. Robert Caudrilliers, « But et Club-Le Miroir des Sports, 124, rue Réaumur, Paris.

M. A. GERREY, Lyon. — Il ne nous est pas possible de vous donner ici la liste complète des coureurs professionnels français.

M Jean PERRU, La Forêt, Fouesnant (Finistère). — Jean-Marie Goasmat a terminé second de la dix-neuvième étape du Tour de France 1949, Lausanne-Colmar, derrière Geminiani.

M. RAPHAEL Roger, 107, rue Principale, Dalen (Moselle). — 1. Cisowski est un des candidats au poste d'avant centre de l'équipe de football. 2) Arifon n'est plus licencié à la Fédération Française d'Athlétisme.

Apo, le roi de la montagne. — 1) Apo Lazaridès, Lauredi et Bernard Gauthier sont célibataires. 2) Lucien Lazaridès est marié. 3) Maurice Blomme est né le 29 octobre 1926, à Oost-Nieuwkerke.

Une lectrice de la Rivière de Corps par Sainte-Savine. — Nous avons transmis votre courrier.

Un admirateur de Lille... et des belles photos de « But et Club-Le Miroir des Sports ». — 1) En mai 1947, la France a battu la Hollande par 4 buts à 0. Les buts furent marqués par Alpsteg, Baratte (2), Dard. 2) En 1946, Lille a battu le Red Star par 4 à 2 en finale de la Coupe de France. Les buts lillois furent marqués par Tempowski, Bihel et Vandooren (2). En 1947, Lille l'emporta devant Strasbourg par 2 à 0. Les buts furent réussis par Vandooren et Carré. En 1948, Lille triompha par 3 à 2 devant Lens. Les buts lillois furent inscrits par Vandooren, Baratte (2).

Un sportif landais. — 1) Vous devez débuter sans plus tarder. 2) Un coureur de 1 m. 75 utilise souvent un cadre de 58 cm.

Un ami de « But et Club-Le Miroir des Sports », à Sidi-bel-Abbès. — 1) Nous ne communiquons pas les adresses personnelles des champions. Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre. 2) Malgré son échec dans le Tour de France, Louison Bobet reste le meilleur routier français de la saison 51.

Un admirateur de Saunier. — 1) Lorcerie jouait à Troyes. Il a abandonné le professionnalisme. 2 Lorius joue à Sochaux; Domingo à Nice et les frères Lanfranchi à Toulouse.

Trois sportifs de Grandis, dans le Rhône. — 1) Voici les couleurs des maillots des équipes régionales dans le Tour de France 1951 : Paris : maillots mi-bleu, mi-rouge; Ile-de-France-Nord-Ouest : orange, ceinture blanche; Est-Sud-Est : violet, ceinture blanche; Ouest-Sud-Ouest : blanc, parement rouge; Afrique du Nord : Havane, ceinture verte. 2) Da Rui rejouera à Roubaix cette saison. 3) Voici les vedettes de l'équipe France Sport : Apo et Lucien Lazaridès, Massal, Castelin, Dotto, Paquet, Gomez, Persico, Fachleitner.

Une lectrice d'Aubagne. — Nous avons transmis votre courrier.

Un lecteur de « But et Club-Le Miroir des Sports », à Barbentane. — Oui, vous avez raison, la pellicule a été retournée.

Un admirateur de Louison Bobet, à Vaugneray. — 1) Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre. 2) Précisez votre question.

Une grande admiratrice de nos champions. — 1) Jean Bobet a des qualités certaines. 2) Nello Lauredi est actuellement soldat. Il est célibataire.

Un fidèle lecteur de « But et Club-Le Miroir des Sports ». — Nous avons transmis votre courrier.

Les deux Jeannot morlannais. — 1) Bartali, vainqueur du Tour de France 1948, portait le maillot jaune au départ de la première étape du Tour de France 1949. 2) Si Kubler avait participé au Tour de France 1951, il serait parti de Metz avec le maillot jaune.

Un lecteur caennais de « But et Club-Le Miroir des Sports ». — Bottechia a gagné le Tour de France 1924. Leader dès la première étape Paris-Le Havre, l'Italien ramena le maillot jaune à Paris.

Une fidèle lectrice. — 1) Nous avons fait suivre votre courrier. 2) Précisez votre seconde question.

Un sportif marocain. — Voici une formation de l'équipe du F. C. Sochaux durant la saison 1933-34 : Klares Hall, Mattler; Hug, Bazin, Lehmann; Courtois, Kittel, Gougain, Maschinot, Leslie.

Un lecteur de Loye-sur-Arnon. — 1) Adressez-vous d'urgence à notre service des ventes, 100, rue Richelieu, Paris. 2) Dussault n'a jamais gagné Bordaux-Paris.

Un fidèle lecteur de « But et Club » à Bessay. — 1) Vous êtes encore un peu jeune pour songer à la compétition. 2) L'an prochain vous pourrez vous inscrire dans un club où vous serez conseillé et guidé.

LA S.H.D. vous offre directement de l'Usine

A CRÉDIT POUR **1.000 Frs.**

à la commande et 7 versements mensuels de 2.000 francs ce

splendide carillon Grand Luxe S.H.D.

En ronce de noyer, verni, clair ou foncé, deux airs à votre choix :

WESTMINSTER *ou les* CLOCHES DU JURA

En choisissant le carillon S.H.D. à prix égal vous serez assuré d'une qualité supérieure. Notre carillon comporte une garantie absolue par bulletin individuel, numéroté, pour un parfait fonctionnement de dix ans.

Pour bénéficier de la gratuité de port, d'emballage et de frais d'assurances, joindre la présente annonce à votre commande qui doit nous parvenir sous quinze jours.

N'ATTENDEZ PAS ! ECRIVEZ AUJOURD'HUI MÊME A :

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS C.18

106, RUE LAFAYETTE - PARIS

Imp. E. Desfossés-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

UNE CARRIÈRE PARMI TANT D'AUTRES

JACQUES BELLENGER L'HOMME QUI MONTE

Texte de Tony BESSY

1 **La piste du vélodrome Vigorelli luit sous les projecteurs. Le stade est piqueté de lumière dans la nuit sombre et le brouhaha de la foule rend plus impressionnant encore le décor imposant. La finale du championnat du monde de vitesse vient juste de se terminer. L'Anglais Reginald Harris, qui a conservé son titre, s'éponge le front, entouré par son soigneur Guerlache et serré de près par ses supporters enthousiastes. « Aoh ! j'ai eu chaud... j'ai bien cru que ce Français allait me battre. J'ai eu peur quand il a tenté de démarrer et de me laisser sur place. Heureusement, mon rush dans la ligne droite m'a permis de le distancer sur la ligne. » Ce Français qui a fait trembler Reginald Harris, l'incontestable roi de la vitesse, ce Français qui a étonné les trente-cinq mille spectateurs du Vigorelli par son audace, sa force athlétique, c'est Jacques Bellenger, qui, par cette performance, vient d'être sacré vedette.**

2 **Jacques Bellenger est né le 25 décembre 1927, à Amiens. Il n'a pas pourtant conservé un souvenir fidèle des paysages qui furent le cadre de sa prime enfance et il a oublié les brumes du Nord. A cinq ans, le petit Jacques s'en va avec ses parents à Caen. Son père est voyageur de commerce et c'est autour de cette ville, en plein pays du Calvados, qu'il rayonnera pour vanter et placer ses marchandises. « Jacquot », comme une plante sauvage, croît librement et se développe au grand air. Il est déjà solide, bien campé sur ses jambes, et il fait la loi à ses petits camarades avec la douceur qui le caractérise, mais aussi avec fermeté. Il sait ce qu'il veut. Il veut faire du sport, du football en particulier, et surtout devenir gardien de but. Dans les minimes du Stade Malherbe Caennais, il se distingue à cette place, mais, comme l'entraîneur tient à ce qu'il joue inter gauche, il abandonne purement et simplement le football.**

3 **Son père n'est pas hostile quand il apprend que Jacques renonce aux joies de la balle ronde et s'apprête à goûter celles de la bicyclette. « Papa Bellenger » a eu lui-même quelques « incidents » d'arbitrage quand il tenait un sifflet sur les terrains, et il ne voue pas lui non plus une admiration excessive au football. Jacques Bellenger débute comme routier à l'Union Véloçipédique Caennaise. Il « marche bien », comme on dit dans le parler cycliste. Cependant, à 16 ans, avec ses 1 m. 80 et ses 80 kg., il était un peu lourd et, comme il employait des boyaux trop légers, ses crevaisons ne se comptaient plus. Jacques se découragea rapidement. Et un jour, alors qu'il était fatigué et avait envie d'abandonner, il démonta sa roue et dit à son père en rentrant : « J'ai encore crevé ». Mais celui-ci éventa l'astuce et Jacques eut droit à une belle gifle... et renonça alors définitivement à la route. Il ne devait pas regretter sa décision.**

4 **En 1947, Jacques se laisse tenter par la piste. Il va vite. Sa carrure et sa puissance athlétique le désignent tout naturellement pour la spécialité de sprinter. Il rafle quelques places de premier en Normandie, et M. Chicot, Président du V.C. XII^e^, le remarque à l'occasion de la « Médaille ». Sur la piste d'érable du Vel'd'Hiv', son jump le met en vedette : il termine 2^e^ de la grande finale derrière le Bordelais Verdeun. En 48, il est champion de France militaire de vitesse, champion de France amateur, sous les couleurs du V.C. XII^e^, le club qui le sortira. Jacques Bellenger décide de se fixer à Paris, où il a rencontré une jeune fille douce et charmante, Mlle Raymonde Zegut. En 1949, une affiche blanche placardée sur le mur de la Mairie annonçait la publication des bans de Mlle Zegut et de M. Jacques Bellenger. Le 30 novembre, ils étaient mari et femme et Jacques avait maintenant un but précis dans la vie.**

5 **Le beau-père de Jacques Bellenger avait pignon sur rue. Il gérait un magasin de bonneterie, rue d'Aligre. Mais c'est malgré lui que notre sprinter fut amené à servir les nombreuses clientes de la maison Zegut. Une chute brutale lui ayant occasionné un décollement du grand dorsal, Jacques Bellenger dut rester inactif. Et pourtant sa carrière s'annonçait magnifique. A Saint-Etienne, en décembre 1950, il remportait, moins de huit mois après être passé « pro », le titre de champion de France, après avoir été deux fois second, barré par Gérardin et Lognay. Cependant, le moral de Jacques Bellenger revint bientôt au beau fixe. Il reprit petit à petit son entraînement, retrouvant la joie de rouler sur le ciment, mais sa plus grande distraction était bien de piloter la Ford « Vedette » de son beau-père. Là, Jacques se sentait vraiment un roi de la vitesse. Et très souvent il empruntait la voiture pour aller au Parc.**

6 **La forme se manifesta rapidement. Et Jacques Bellenger effectua sa rentrée et aiguisa sa pointe de vitesse aux dépens de ses adversaires. Et, récemment, sur le ciment rose du Parc des Princes, il arrachait sa qualification pour les championnats du monde à Milan. On connaît la suite, sa magnifique place de second derrière Harris, son succès sur Van Vliet, et aussi la grande consécration. Cet athlète du cyclisme, au sourire sympathique, ce grand garçon joyeux et bon enfant, n'a pas eu la tête tournée par sa remarquable performance. Il a su rester simple. Et, une fois terminée la série de ses contrats, Jacques n'aura pas de plus grand plaisir que de marcher dans la campagne en chassant à la recherche du gibier, ou de sortir de l'onde quelques pièces, car c'est aussi un pêcheur passionné. « Cela me délasse et me repose de la concentration qu'exige le sprint. J'aurai besoin de tous mes moyens, cet hiver au Vel'd'Hiv'. »**

La semaine prochaine : UNE AUTRE CARRIERE

ILLUSTRATIONS DE **Paul ORDNER**

LE RACING ET LE STADE N'ONT PAS CONFIRMÉ LEUR PRÉTENTION

RACING-METZ (1-2), au Parc. Malgré un beau plongeon de Vignal le jeune Messin Hnatow réussit le but qui donne aux Lorrains la victoire, en lobant le portier des Parisiens.

Jeudi dernier, dans la nuit, sur la promenade des Anglais, à Nice, toute illuminée pour la circonstance, quatre-vingt-dix-sept concurrents ont pris le départ du Tour de France automobile, qu'ils boucleront en six étapes.

LE TOUR DE FRANCE (AUTO) A PASSÉ PAR PARIS

H. Peignaux et R. Montabert, au volant d'une Jaguar, ont réalisé la meilleure escalade de Peyresourde.

Après le passage à Paris, au cours de la 2e étape, Pagnibon-Barraquet (sur Ferrari) ont le ruban jaune.

LYON-LE HAVRE (3-0). L'ailier havrais Gondouin (au c.) fait un effort désespéré. Woehl n'est pas surpris (T. t. Lyon).

C.A.PARIS-STADE FRANÇAIS (1-0). Le C.A.P. s'est défendu avec acharnement. Favre est stoppé par Hamida et Yahdjian.

TROIS LEADERS INATTENDUS : MARSEILLE, METZ ET ROUBAIX

MARSEILLE-NIMES (3-1). Sur corner en faveur de Nimes, Rouvière (à g.) et le Marseillais Perez (au centre) ont été lobés. Fornetti (Nîmes), monté à l'attaque, reprend la balle de la tête (Tél. tr. de Marseille).

REIMS-STRASBOURG (0-0). Appel, le puissant avant centre de Reims, a plongé horizontalement et tenté le but. Altavelle, le gardien strasbourgeois, protégé par Hauss (au c.) se saisira du ballon. A dr. : Meano.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, dit-on. La deuxième journée des championnats de football a confirmé qu'il en est ainsi.

Le Racing-Club de Paris, vainqueur brillant huit jours plus tôt de Saint-Etienne, s'est fait battre au Parc des Princes par Metz, qui ne s'attendait pas à pareille fête, et qui est aujourd'hui, avec Marseille, vainqueur chez lui de Nimes, et Roubaix qui a étonné en triomphant à Sochaux, premier du classement.

Certes, le onze lorrain n'est pas de toute première classe sous les rapports technique et tactique, mais il convient de féliciter en bloc tous les équipiers messins de la générosité qu'ils apportent à défendre leurs couleurs sur le terrain, et qui peut servir d'exemple à bon nombre de leurs adversaires.

Lille a écrasé Rennes qui aura bien du mal à suivre le train s'il ne renforce pas son équipe. Mais n'est-il pas aussi surprenant de voir le Havre vaincu nettement par Lyon. Même si les Lyonnais ont une bonne équipe, il faut admettre que les Havrais sont loin de leur forme de la saison dernière.

Nancy a montré le bout de l'oreille en battant Saint-Etienne, et Nice a justifié son titre en disposant de Bordeaux tandis que Marseille mettait un frein aux aspirations de Nimes. Deux matches nuls, Sète-Lens et Reims-Strasbourg, sont à l'avantage de Lens et Strasbourg qui jouaient sur terrain adverse.

En seconde division, Rouen est seul premier et Cannes — qui l'eût dit ? — fut battu par Toulon !

Les matches de cette division promettent d'être d'une rude sévérité.

Lucien GAMBLIN.

PREMIERE DIVISION

Les résultats

Nice b. Girondins, 3-1; Lille b. Rennes, 9-1; Reims et Strasbourg, 0-0; Marseille b. Nimes, 3-1; Nancy b. Saint-Etienne, 2-0; Roubaix b. Sochaux, 2-1; Sète et Lens, 1-1; Lyon b. Le Havre, 3-0; Metz b. Racing, 2-1.

Le classement

1. Metz, Roubaix, Marseille, 4 pts; 4. Lyon, Lille, Nancy, 3 pts; 7. Racing, Sochaux, Sète, Reims, Strasbourg, Nice, 2 pts; 13. Nimes, Bordeaux, Lens, 1 pt; 16. Rennes, Le Havre, Saint-Etienne, 0 pt.

DEUXIEME DIVISION

Les résultats

Rouen b. Le Mans, 3-0; Amiens et Besançon, 2-2; Troyes b. Montpellier, 2-0; Nantes et Monaco, 1-1; Toulon b. Cannes, 1-0; Béziers b. Alès, 3-1; Angers b. Valenciennes, 2-0; Toulouse b. Grenoble, 1-0; C. A. Paris b. Stade Français, 1-0.

Le classement

1. Rouen, 4 pts; 2. Nantes et Toulouse, 3 pts; 4. Alès, Angers, Besançon, Béziers, Cannes, C. A. Paris, Le Mans, Monaco, Stade Français, Toulon, Troyes et Valenciennes, 2 pts; 16. Amiens et Montpellier, 1 pt; 18. Grenoble, 0 pt.

Appel (à g.) et Vavriniak se sont livré un duel farouche. Finalement, comme leurs équipes, ils ont fait match nul. Ici, Vavriniak a l'avantage.

SOCHAUX-ROUBAIX (1-2). Da Rui est bien protégé. Tandis que Frutoso neutralise Muro, Delepaut protège son gardien (T. t. Sochaux).

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

VEDETTE
BOUDUR
POINTES INÉBRANLABLES
ROULE HGM TOUJOURS
CHAUSSURES
MERCIER
ET BALLONS
50 ans au service du sport

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS
Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN
Tarif des abonnements
Ordinaires : 3 mois : 350 fr.
— 6 mois : 700 fr.
— 1 an : 1.400 fr.
Utiliser, pour verser le montant de votre abonnement, le C.C.P. de « But et Club-Le Miroir des Sports » : 5.390.08 Paris.
Directeurs-Gérants :
MM. VERRIERE et MASSOT
124, rue Réaumur, PARIS
Téléph. : GUT. 75-20 et la suite

AVIATION MAGAZINE

Un grand reportage de Guy Michelet sur « L'Industrie aéronautique canadienne ».

Avec les Cadets Français en Amérique, par J. Noetinger.

LILLE-RENNES (9-1). Pinat, le gardien de but de Rennes, s'empare de la balle au prix d'un beau plongeon devant Strappe, qui avait débordé Sellin. Il ne fut pas toujours aussi heureux et fut neuf fois battu !

NICE-BORDEAUX (3-1). Le gardien de but bordelais Villenave fit un excellent match. Il s'empare d'une balle haute que convoitait le rapide ailier droit de Nice, Jean Courteaux. A droite : Meynieu (T. t. Nice).

AMIENS-BESANÇON (2-2). Amiens, mené à la mi-temps, réussit pourtant à arracher le match nul. Capart, le goal picard est battu. Pourtant, l'avant centre bisontin Hoffmann ne pourra empêcher la balle de sortir.

LE PUBLIC A PRIS LE PARTI DE MIMOUN

Alain Mimoun n'a pas eu d'adversaires pour lui résister dans le 10.000. Il mène très vite et le Suédois Nystrom (2e) sera lâché au 7e kilomètre.

Une autre victoire française, celle de Bally (à gauche), au 200 m., devançant Brannstrom et Christersson. A droite : Brault qui finira 4e.

Sur une piste d'élan détrempée et sous la pluie, notre représentant, Paul Faucher, a pris la seconde place au saut en longueur réalisant 6 m. 70.

LA SUÈDE L'A EMPORTÉ DE JUSTESSE

J. Guesdon (à droite) a remporté un succès inespéré au lancement du disque, avec un jet de 44 m. 72. A ses côtés, le Suédois Friberg classé 2e.

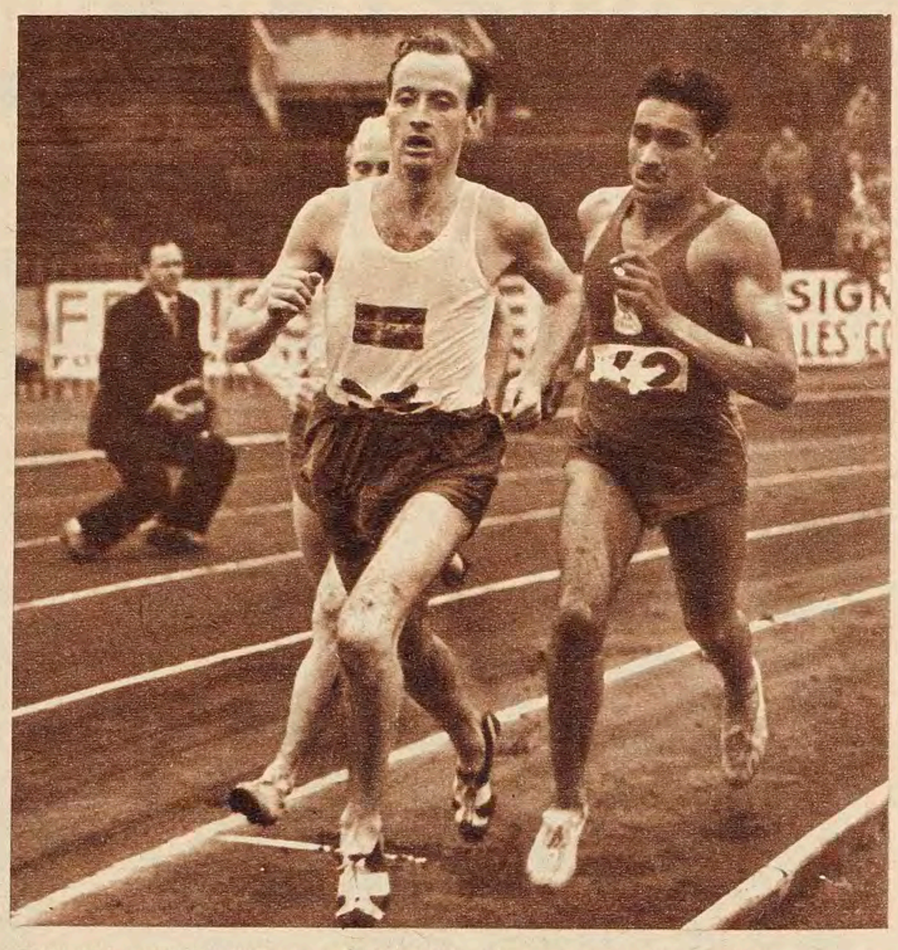
Dans un dernier sursaut d'énergie, Bonino (à dr.) triomphe du Suédois Alam, dans le relais 4 × 100 m.

L'équipe de France, victorieuse du 4 × 100 m. De g. à dr. : H. Brault, R. Valmy, M. Derderian, R. Bonino.

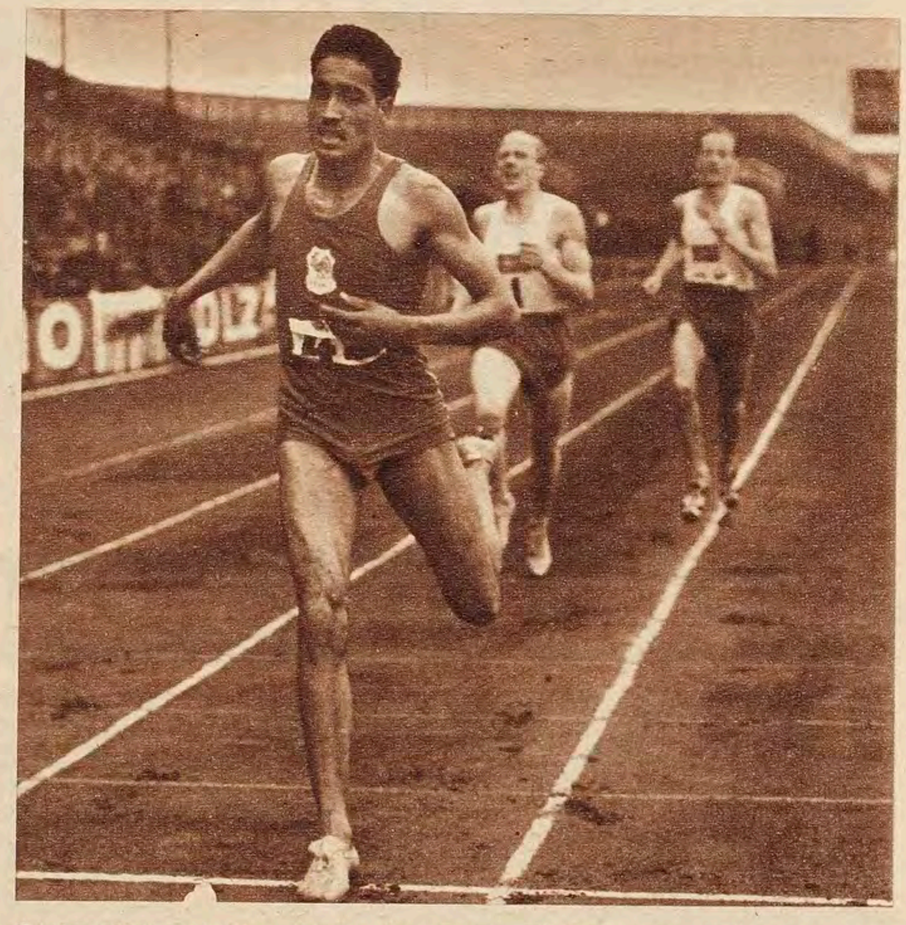
Un passage du 5.000 mètres. Le Suédois Lindmark, qui finira 3e, mène devant le futur gagnant B. Albertsson, Schlegel (second) et Prat (4e).

Schlegel et Lindmark se congratulent.

Favoris du 400 mètres plat, les deux Français Degats et Bally confirmèrent les pronostics. Partant très rapidement, Degats (47" 9/10) entrait dans la ligne droite avec une avance confortable et résista au sprint de Bally (qui se classa second en 48" 1/10).



Emmené pendant 800 m. par Félicité, El Mabrouk fut attaqué une première fois par Landquist à 300 m. de l'arrivée. Il laissa passer le Suédois.



Contre-attaquant dans le dernier virage, El Mabrouk, après un sévère coude à coude, reprenait la tête dans la ligne droite, battant les Suédois.

AU STADE DE COLOMBES : 111 A 101 !

EL MABROUK (800 ET 1.500) VEDETTE DU MATCH

Par Marcel HANSENNE

DEUX Français ont été les vedettes d'un match gagné par les Suédois.

Seul le mauvais temps a permis au record de France des 400 mètres de Raymond Boisset une survie dont nul ne peut évaluer la durée, car sait-on si Degats pourra répéter dans les jours prochains une course aussi sensationnelle que celle qu'il a faite samedi.

De la tribune, Jacques Lunis avait suivi, ce qui lui était plus facile, disait-il en plaisantant, que sur la cendrée, l'allure splendide du champion de France.

« Degats m'avait déjà impressionné en juillet, ajoutait-il, mais aujourd'hui il me renverse littéralement... »

Car, dans le genre sportif, il est difficile de trouver mieux que Jacques Lunis, camarade charmant entre tous.

Le temps réalisé par Degats, 47"9, sous la pluie et sur une piste lourde, devait par ailleurs causer une profonde stupéfaction parmi les sept mille spectateurs dont un sur deux avait un « oignon » dans sa poche.

Notre ami Roger Debaye causait un jour du phénomène de cicatrisation, courant en athlétisme, un champion disparu étant automatiquement remplacé par un autre, aussi bon que le précédent.

Eh bien ! Degats est exactement l'illustration de cette théorie que l'on pouvait estimer hasardeuse. En effet, au moment même où Jacques Lunis, premier coureur du 400 français, est victime d'une défaillance que l'on espère passagère, voilà que surgit Degats, deux fois 48 secondes en juillet, 47" 9 en septembre, dans des circonstances épouvantables.

En combien Degats eût bouclé la distance sur une piste rapide et par temps sec et doux ? Les temps réalisés par Bally et Bransstrom, supérieurs d'une demi-seconde à ce qu'ils valent tous les deux actuellement, laisse à entendre que Degats eût en tout état de cause égalé au moins le record de Raymond Boisset, qui est de 47" 6. Et il l'eût peut-être battu...

Mais plus encore que la performance par elle-même c'est le style et l'aisance de Degats qui ont fortement impressionné. Cela sent le solide et le durable. En outre, la puissance naturelle de Degats semble gagner en hauteur, c'est-à-dire que son allure, tout en demeurant inébranlable, s'affine en même temps. Le coureur à pied se dégage peu à peu de l'athlète naturellement doué. Possédons-nous enfin le Français capable d'abattre son 400 en 47 secondes sous peu ? Il y a encore de la marge avant d'en arriver là. Mais reconnaissons aussi que rarement débutant, car Degats n'est quasiment encore qu'un débutant, a donné tant d'espoir...

EL MABROUK SENSATIONNEL LUI AUSSI

Le 1500 a causé une douloureuse surprise aux Suédois qui s'attendaient à mieux d'Aberg et Landquist, et à moins bien d'El Mabrouk. Bien que notre surprise ait été moins forte, il convenir que nous nous attendions aussi à un 1500 plus disputé. Certes, on ne peut pas dire qu'El Mabrouk ait gagné cette épreuve sans grand mal. Il dut faire preuve au contraire d'une très grande énergie. Mais enfin Aberg fut mis hors course à 300 mètres de l'arrivée, sur une première attaque sérieuse du Français, et ce fut là une première déception pour les Suédois, et Landquist s'effondra à l'entrée de la ligne droite, après avoir retardé aussi longtemps que possible le glas de la défaite. « C'est un très grand champion qui nous a battus, déclara simplement Landquist après la course. Nous avons fait contre lui tout ce que nous pouvions. C'était insuffisant, voilà tout... »

De fait, El Mabrouk était dur à battre samedi, et je crois même qu'il a rarement été aussi fort que ce jour-là. Ce 1500 est sans aucun doute le plus beau qu'il ait jamais remporté. Ne relâchant son effort à aucun moment, le stadiste ne commit pas la moindre erreur de placement, évitant soigneusement de se laisser enfermer par les deux Suédois, et préférant faire l'extérieur dans le dernier virage, alors que Landquist lui résistait encore, plutôt que de ralentir son allure, ce qui eût permis à Aberg, légèrement distancé, de revenir sur lui. Je pense qu'El Mabrouk a réussi samedi le 1500 parfait.

MIMOUN AUSSI FORT QUE ZATOPEK

Quant à Mimoun, sa course dans le 10.000 mètres fut tout simplement ahurissante. La piste, après deux jours de pluie, était aussi molle qu'un terrain de cross, et Nystrom, qui vaut 30' 15" (à Goevle il réussit 14' 30" sur 5000 l'autre semaine), ne put faire mieux que 30' 50". Cela donne une idée de ce qu'était la cendrée. Eh bien ! Mimoun a réussi pourtant 30' 18" 2/10 avec une aisance absolument déconcertante.

« Mais il battrait Zatopek », s'écriaient les Suédois sidérés...

Le fait est que Mimoun est actuellement dans une forme transcendante. 29' 30" sur 10.000 est un temps à sa portée, et peut-être mieux encore. Nous aimerions voir, à l'heure actuelle, un duel Zatopek-Mimoun. Nul doute que le Tchèque, pratiquement sans adversaire sur la distance depuis plusieurs années, serait cette fois sérieusement accroché.

RUNE LARSSON MEILLEUR SUEDOIS

Aussi étrange que cela puisse paraître, peu de Suédois nous ont causé une forte impression. L'ensemble est homogène, mais cela manque de têtes de file vraiment marquantes. Seul Rune Larsson s'est révélé coureur à pied de classe, mais cela on le savait déjà. Dans le relais 4x400, le sympathique capitaine suédois fut vraiment prodigieux. Quel cran que le sien !... Avec lui, Berglund et Lundberg furent également admirables.

Battus, les Français n'ont point démérité. Ils luttèrent tous avec un même cœur, et Dieu sait que René Valmy fut un capitaine plein d'allant. L'équipe de France est restée dans la tradition de ces dernières années. Unie et ardente. Cela suffit largement à nous réconforter d'une défaite somme toute légère.

Après sa victoire, El Mabrouk est félicité par Sillon (à g.), 2e du saut à la perche avec 4 m. 20, et par Valmy, qui enleva le 100 m. en 11" 1/10.

LE TITRE VA SE JOUER ENTRE CES HUIT HOMMES

A partir du huitième tour, la course a pris son allure définitive; les huit échappés, qui roulent roue dans roue, ne se quitteront plus jusqu'à la ligne d'arrivée. Fiorenzo Magni, qui a rejoint le dernier, a pris le commandement. Derrière lui, d'avant en arrière : De Feyter, Kubler, Minardi, Bevilacqua, H. Schwarzer, Voorting et Wagtmans.

LE DOUBLÉ D'EL MABROUK A IMPRESSIONNÉ LES NORDIQUES

El Mabrouk a réalisé un beau doublé en stupéfiant les Suédois Wolfbrandt et Sten dans le 800. Il vient de remplacer Bellegarde au commandement et son avance ne fera qu'augmenter jusqu'à l'arrivée.